

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'esthétique du foyer (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 12-23

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# L'Esthétique du Foyer <sup>(1)</sup>

(Suite)

Examinons maintenant, en résumé, quels sont les caractères qui doivent dominer la maison populaire.

Il faut d'abord que la demeure du peuple soit *sociale*, c'est là son premier devoir ; elle doit contribuer à l'épanouissement de la vie familiale, retenir auprès du foyer ses possesseurs, leur donner le sentiment et l'amour du *chez soi*, le goût de la vie intérieure.

Elle doit se prêter à l'augmentation du nombre des enfants, faciliter, par ses aménagements, l'exécution des travaux ménagers, s'adapter à la profession exercée par -e chef de la famille.

Ce dernier point est important, quoique, presque toujours, complètement négligé.

La maison de l'artisan doit refléter, en quelque sorte, le métier de celui-ci, comme l'habitation campagnarde doit manifester, par tous ses détails et par sa distribution, les occupations agricoles.

Monsieur Emile Cheysson, de l'Institut de France, qui a livré, dans tant de travaux admirables, une guerre sans merci aux taudis infâmes où s'entasse la plèbe des grandes cités, a écrit souvent que la maison moderne était construite *contre la famille* et qu'en laissant se perpétuer, dans nos villes, certains errements constructifs, on poursuivait une œuvre antisociale, rendant vains la plupart des efforts tentés par les sociologues et des philanthropes sur d'autres terrains.

Un pays vaut ce que valent ses familles et les familles valent ce que valent leurs maisons.

La question de l'habitation est donc la clef de voûte de

(1) Conférence donnée à Soleure par M. G. de Montenach, dans la salle du Grand Conseil, le 11 Novembre 1910, sous les auspices de la *Töpfergesellschaft*.

toute la question sociale et c'est par elle qu'il faut commencer toute action tendant à porter remède aux différentes misères des classes laborieuses.

Nos architectes et les capitalistes au service de qui ils travaillent ont perdu le sens social et le sens familial, en faisant, avant tout, de l'habitation humaine un objet de commerce et de spéculation.

Imprégnés par le sentiment exclusif du lucre, architectes et propriétaires s'entendent pour mesurer le moindre espace, pour rendre locatif le dernier réduit. Le surpeuplement des immeubles est devenu leur idéal ; mais dans ces bâtiments, remplis de la cave au grenier d'une foule humaine entassée, la place faite à chaque ménage est de plus en plus restreinte et grâce au prix élevé des loyers, l'obligation de se mettre plus au large devient pour une famille une cause de ruine.

Grâce à ce beau système, les familles nombreuses ne savent plus comment s'abriter. Le problème du logis est devenu pour elle insoluble.

Dans un article consacré à la dépopulation de la France, M. Paul Lapeyre, un sociologue catholique éminent, constatait que l'ouvrier père de famille, même lorsqu'il est en mesure de faire honneur à ses affaires et se trouve dans une situation relativement aisée, voit se dresser devant lui, comme un cauchemar, la question de l'habitation, obstacle à son relèvement, cause perpétuelle de gêne et souvent de ruine.

Après avoir énuméré les difficultés qui, dans ce domaine, assaillent le travailleur, M. Lapeyre ajoute :

« Ce n'est pas tout. L'ouvrier, père d'une nombreuse famille, même s'il réussit à gagner assez pour nourrir sa femme et ses enfants, se trouve en présence d'une autre difficulté. Cette famille, il faut la loger. A la campagne, la difficulté généralement est légère ; dans les grandes villes, à Paris surtout, elle est extrême. D'abord, les maisons sont construites et les logements conçus de façon qu'il soit impossible à une nombreuse famille d'y habiter. Le nombre des pièces ne le comporte pas. Pour avoir un

appartement assez vaste, il faut être millionnaire, et encore ! Dans les appartements vastes, c'est le salon qui absorbe la plus grande surface. Il ne reste presque rien pour les chambres. Toujours le célibataire, ou le ménage stérile ! Je connais à Paris deux familles de onze personnes chacune, qui, malgré de beaux revenus, n'ont pu trouver à se loger, et, après avoir erré quelque temps dans les faubourgs ou la banlieue, ont été obligées de se faire construire une maison exprès. Les ouvriers n'ayant pas cette ressource... renoncent à la pluralité des enfants. Il faut se loger !...

« Il y a pire. Si, dans une grande ville, vous cherchez un logement, après avoir erré dans maint quartier, avoir examiné et comparé, trouvant enfin ce qu'il vous faut, dimensions, situation et prix, prêt à conclure la location, vous n'êtes pas au terme de vos déboires ; le propriétaire, ou le concierge, a encore une question, toute petite, mais essentielle, à vous poser : « Monsieur — ou Madame — n'a sans doute pas d'enfants ? Dans cette maison, nous ne voulons absolument pas d'enfants ni de chiens »... Ne croyez pas que « cette maison » soit une exception. Partout c'est même refrain : ni enfants, ni chiens : *ex æquo* pour l'expulsion. C'est la civilisation non chrétienne qui veut ça.

« J'ai lu, il n'y a pas longtemps, dans les journaux, qu'un ouvrier de Nancy fouilla pendant plusieurs semaines toutes les maisons de cette ville pour y trouver de quoi loger ses quatre enfants. Partout il fut éconduit avec des termes plus ou moins secs ou méprisants. Et il allait, s'écriant à chaque nouveau refus : « Mais je ne peux pourtant pas les noyer ! »... On noie les excédents de portée des chiennes et des chattes. En Chine, on noie aussi les enfants qu'on juge superflus. En France, on y viendra. En attendant, on s'y prend autrement. »

Il ne faudrait pas s'imaginer que la Suisse n'a pas à souffrir d'un pareil état de choses. A Bâle, à Berne, à Zurich, partout, les pères de famille *affligés* d'une nombreuse progéniture font retentir leurs plaintes.

On pouvait lire récemment dans un journal de la Suisse orientale l'annonce suivante : « Attention ! — A vendre, faute d'appartement pour les loger, six enfants de 1 à 15 ans. »

Voilà qui en dit plus long que bien des commentaires sur la situation que nous soulignons ici.

Dans les grandes villes, bien des particuliers, propriétaires d'immeubles, imposent à leurs gérants ou préposés, comme une consigne absolue, l'ordre de ne pas louer à des parents ayant à leur charge des enfants en bas-âge.

Préoccupées de ce lamentable état de choses, quelques personnes se sont demandé s'il ne serait pas possible d'établir une ou plusieurs maisons se distinguant des autres habitations à bon marché, en ce qu'elles seraient destinées, par préférence, à recevoir comme locataires, moyennant un très modique loyer, des familles ayant à leur charge au moins trois enfants.

Le fait seul qu'on est obligé d'en venir à des expédients semblables, montre à quel point la maison est devenue anti-sociale et combien sa libération est urgente.

On a dit que la solution de la question sociale était liée à la suppression de l'alcoolisme. Pour ma part, je la regarde comme très étroitement unie à l'évolution du logement.

Les haines sociales sont nées dans ces quartiers déshérités de nos grandes villes, dans ces cités ouvrières misérables, immondes, faites de taudis affreux, d'où le riche et même le bourgeois modeste se sont enfuis ; elles sont les véritables pourvoyeuses du vice et de la mort !

Les haines sociales sont nées dans ces agglomérations formées, en quelques mois, autour d'une usine nouvelle, localités lugubres, sans passé, sans traditions, sans rien qui puisse allumer une étincelle d'idéal !

Ces haines sociales, nous les apaiserons, en faisant vivre les classes populaires dans des maisons propres et gracieuses, parmi les jardins et les fleurs, dans des quartiers ouverts à la lumière, à l'air pur, à la joie de vivre. Ce n'est jamais d'un logis sain, riant, orné et

heureux que sortiront l'émeutier farouche ou l'anarchiste semeur de bombes !

Du reste les protagonistes de la lutte contre l'alcoolisme devraient être les premiers à soutenir tous ceux qui se préoccupent de rendre le foyer plus attirant, plus spacieux, qui veulent l'organiser de telle sorte que ses possesseurs n'aient pas à en rougir et puissent l'ouvrir à quelques amis pour des réunions intimes.

Il faut remplacer le cabaret *avant d'essayer de le tuer*, il faut mettre quelque chose à sa place, quelque chose qui soit plus agréable et plus tentant pour le travailleur fatigué.

Madame Arvède Barine a admirablement résumé, en quelques lignes, un point important du problème que nous sommes amenés à toucher ici, en écrivant :

« La question des soirées est extrêmement importante. Quand l'ouvrier a fini sa journée, il faut bien qu'il soit quelque part. Je le demande à tous ceux qui connaissent les logements ouvriers : où veut-on qu'il se mette ? Il n'a pas un coin où fumer sa pipe en causant avec un camarade. J'ai sous les yeux une lettre d'un ouvrier anglais qui éclaire cet aspect de la question de l'alcoolisme.

Il écrit : « L'homme confiné dans un atelier n'en a pas moins le sentiment de la sociabilité ; il a besoin, le soir, de se retrouver avec ses semblables, d'échanger ses idées ; force lui est bien de sortir de chez lui. « Le foyer de la plupart des ouvriers pauvres offre bien trop peu d'attrait pour inviter à une réunion intime avec des camarades. Souvent il ne se compose que d'une seule pièce, mal meublée, dans une maison imprégnée de mauvaises odeurs : absence de bien-être, profusion de cris d'enfants... Tant que les apôtres de l'abstinence continueront à partir du point de vue que c'est la passion de l'alcool qui pousse en première ligne l'ouvrier au cabaret, on n'aura pas grand'chose à attendre de leur intervention... Un cercle ouvrier confortablement installé, une cité ouvrière avec des

logements salubres et agréables, valent mieux que dix mille allocutions dans des réunions de tempérance et qu'un million de témoignages sur les effets désastreux de l'alcool. »

Les ouvriers anglais et américains, qui sont les plus raisonnables, les mieux organisés, ceux qui se paient le moins de ces beaux mots sonores et vides qui grisent les latins, ne songent point à employer leurs loisirs à faire de la politique à tort et à travers : leur préoccupation dominante, c'est l'amélioration de leur logis, de leur *home*.

Tandis que nos ouvriers fuient leur domicile pour aller chercher au dehors des distractions, des plaisirs, des jouissances plus ou moins frelatées, l'anglo-saxon trouve, en son domicile, dans une demeure plaisante, des satisfactions, des consolations, un repos qui lui font oublier ses misères.

Il ne saurait être question pour moi d'insister ici davantage sur le côté social du problème de l'habitation : en le faisant, je me laisserais entraîner loin de mon sujet spécial.

Cependant je tiens à faire remarquer qu'en travaillant au relèvement *social* du foyer populaire, nous travaillons également à son relèvement *esthétique*.

Comme Renan l'a fait remarquer, le Mal et le Laid ont entre eux des relations étroites et il est bien évident que le Beau sera toujours exilé de ces arches de Noé locatives dans lesquelles chaque ménage ne fait que passer.

La maison populaire sociale, c'est-à-dire faite pour une seule famille, pourra, par contre, se donner une parure esthétique adaptée à sa fonction. Elle pourra manifester, avec éclat, sa destination par des formes extérieures qui seront en parfait rapport avec le genre de vie de ses habitants.

Je suis pour ma part peu enthousiaste des grandes maisons ouvrières que certaines sociétés philanthropiques bâtissent dans nos grandes villes et je leur préférerais toujours la maisonnette isolée et indépendante, faite pour abriter un seul ménage. Celle-ci est infiniment plus

sociale, elle est seule susceptible de se prêter à un aménagement esthétique véritablement rationnel et progressif.

A propos des maisons à bon marché construites dans divers quartiers de Paris, grâce à de généreux bienfaiteurs, M<sup>me</sup> Louise Reville constatait naguère, dans un organe féministe, combien elles sont inélégantes, impratiques, inconfortables.

Elle déplorait la manque absolue d'idées relatives aux exigences de la vie de famille, qui caractérise ces habitations.

Dans la grande maison ouvrière locative, à plusieurs étages, le laisser-aller de chacun des occupants sera la règle. Ils demeureront complètement indifférents à la tenue générale de l'immeuble.

Du haut en bas, malgré des prescriptions sévères, on verra le désordre gagner, peu à peu, avec l'anarchie.

En 1851, un charitable Quaker bâtit un « bloc » de maisons dans un des quartiers ouvriers de New-York (Fourth Ward, Blind Man's Alley) ; le but de cette fondation était de procurer des logements hygiéniques. Dix ans après (1862), un inspecteur du Comité d'hygiène relevait 146 cas de maladies infectieuses dans cette seule cité ouvrière ; en outre, sur 138 enfants nés dans l'espace de trois années, 61 étaient morts avant un an. Sept ans plus tard, l'inspecteur de district avertissait le Comité d'hygiène que « chaque année un dixième des habitants du bloc était envoyé à l'hôpital ». Peu de temps après les pouvoirs publics durent intervenir et la cité du Quaker fut évacuée de fond en comble. — Un autre philanthrope, propriétaire de logements ouvriers à New-York, s'avisa d'introduire dans ses logements tout le confort moderne : étuves perfectionnées, plombs hygiéniques, cabinets avec appareils de bois, etc. Mais comme il avait négligé de prendre une gérante pour initier les locataires à l'emploi de ces choses, les locataires en firent un usage inattendu : le bois des cabinets leur servait de combustible ; les tuyaux et les robinets furent arrachés et vendus : au bout de trois mois, l'eau coulant à travers les tuyaux



brisés avait inondé les logements ; les étuves avaient servi à tout autre chose que la lessive, et des cabinets de bois il ne restait plus trace. Ces faits sont empruntés à l'ouvrage de JACOB, A. Rüs : *How the Other Half lives, Studies Among the Tenements of New-York*.

J'ai pu prendre sur le vif moi-même à Rome des faits analogues.

On n'ignore pas que sous la poussée d'une spéculation effrénée, des quartiers neufs sont, vers 1888, sortis de terre, comme des champignons, sur divers points de la Ville Eternelle.

Malheureusement, propriétaires et entrepreneurs s'entraînèrent mutuellement vers la faillite et des rues entières demeurèrent vides et sans emploi.

Il y avait là de fort beaux logements destinés à un élément riche ou, du moins aisé, de la population.

Comme il fallait cependant en tirer quelque argent, ils furent abandonnés aux classes ouvrières.

C'était une rare aubaine d'avoir, pour le prix d'un taudis, de belles chambres hautes et aérées, de magnifiques corridors, en un mot, un appartement bourgeois.

Hélas, au bout de quelques mois, ces rues, ces maisons étaient absolument méconnaissables, livrées à un vrai pillage, et la blancheur des murailles faisait un triste contraste avec le désordre et la saleté que les portes et les fenêtres criaient au passant.

Dans la maison isolée où il vit seul avec sa famille, l'individu, surtout s'il est propriétaire ou locataire à long terme, sent naître peu à peu le besoin d'organiser sa vie et d'améliorer son chez lui. Par sa propre industrie il peut modifier l'aspect des choses, peindre, décorer. Sans doute, son intervention n'est pas toujours des plus heureuses, car, faute de directions et de formation, il agit le plus souvent gauchement et avec un goût complètement faussé ; qu'importe, l'instrument de sa régénération esthétique est dans sa main, il ne restera plus qu'à lui apprendre à s'en servir.

Ceci doit nous amener à conclure que la solution de la

question du logement ouvrier ne se trouve pas dans la mise à la disposition du travailleur d'un local quelconque, si confortable soit-il, mais bien dans la construction d'une maison faite à sa mesure et pour lui, d'après les besoins de son travail et son genre d'existence.

La nature n'a pas donné à l'escargot la carapace de la tortue : nous ne maintiendrons le lien social entre l'homme et sa demeure qu'en imitant la sagesse de la nature. Et, j'ajouterai que nous ne renouerons le lien esthétique entre l'homme, sa demeure et l'art qu'en suivant les règles de la même prudence, les lois de la même orientation.

Toute l'évolution de l'art paysan ou rustique, l'histoire de son épanouissement et de sa décadence, viennent proclamer, à l'appui de mes assertions, que l'art populaire a besoin d'une certaine atmosphère sociale, pour vivre, se développer, prospérer ; cette atmosphère vient-elle à lui manquer, il s'étiole et dépérit.

La question de l'esthétique du Foyer doit donc être prise à une certaine hauteur et envisagée dans son ensemble si on veut véritablement la voir telle qu'elle est.

Puisque la maison à multiples étages est aussi anti-sociale qu'anti-esthétique, comment ne pas s'alarmer de la voir envahir, non seulement nos petites villes où elle n'est point à sa place, où elle n'a aucune raison d'être, mais encore nos campagnes. Un village peut être esthétiquement perdu par l'élévation d'une seule de ces maisons trop hautes, qui écrasent de leur masse tout ce qui trouve à leurs côtés, faussant toutes les proportions. Mais, c'est au point de vue social que l'introduction dans nos milieux campagnards d'un type de demeure qui s'allie si mal au genre de vie et aux travaux de la famille agricole, peut être grosse de conséquences funestes. Elle est un agent de rupture et de destruction, en modifiant forcément nos habitudes traditionnelles, en changeant nos mœurs et notre esprit.

La petite maison isolée a de grands avantages hygiéniques : grâce à elle la provision d'air et de lumière emmagasinée

par les chambres est doublée. En effet, dans les rues il n'y a d'ouverture que sur le devant et le derrière des maisons et il suffit que la rue soit mal orientée pour que tout l'appartement soit, pendant des saisons entières, privé de soleil.

Le foyer du peuple doit être *régional*, c'est-à-dire qu'il faut, dans son édification et dans son organisation intérieure, tenir compte du milieu, des mœurs, des coutumes et aussi du sol, du climat, des cultures, des occupations dominantes dans le pays. C'est là un point capital dont ne se sont point assez préoccupés tous ceux qui ont élevé dans nos villes des quartiers ouvriers.

Dans un livre récent, le savant professeur de l'Université de Fribourg, M. Brunhes, a étudié la maison comme fait essentiel de géographie humaine. Il a insisté, dans son travail, sur les liens qui unissent l'habitation de l'homme au milieu naturel : « C'est, dit-il, la maison populaire qui porte et qui exprime les caractères de cette dépendance vis-à-vis du cadre géographique, tandis que l'habitation coûteuse, qui résulte du caprice individuel, tend de plus en plus à s'en affranchir. »

L'auteur montre successivement comment la maison de bois suit la forêt et disparaît avec elle, il note, pas à pas, l'influence des cultures et du régime climatérique sur l'architecture, il fait voir à quel point la facilité de se procurer tels ou tels matériaux exerce d'action sur toutes les constructions d'une contrée.

M. Brunhes déplore que l'on ne tienne plus assez compte du fait géographique dans l'édification des maisons, ceci au détriment de leur valeur hygiénique, artistique et sociale.

« Implanter, dans un milieu donné, un type de bâtiment en désaccord avec les indications géographiques, c'est, dit-il, commettre à la fois une détestable erreur artistique et un contre-sens. »

Toute maison qui s'élève dans une région, en violation de certaines règles imposées par l'ambiance climatérique, est donc faite à contre-sens et, si elle s'éloigne

par ses lignes du style architectural usité dans la contrée, elle manquera toujours d'harmonie, malgré toutes les recherches décoratives, et n'arrivera pas à nous donner une impression esthétique.

Pour la construire, faisons toujours appel, de préférence, aux matériaux locaux ; pour la meubler, inspirons-nous des modèles employés jadis par les familles fortement attachées au terroir et représentatives de son esprit et de ses mœurs.

J'ai déjà suffisamment insisté dans le courant de cette étude sur les fatales conséquences de l'amour du changement.

Au point de vue esthétique, il est des plus pernicieux, c'est lui qui provoque et active cette dérégionalisation générale des choses qui nous entourent et nous servent, amenant ainsi l'incohérence et le désordre.

Tout se tient dans la vie, comme dans la nature, et une première rupture en entraîne une autre.

Il est de toute évidence que l'art local, ayant une origine normale et puisant sa vitalité dans le passé, refleurira plus facilement qu'un art importé du dehors. Si nous voulons embellir nos foyers, c'est donc à cet art local qu'il faut revenir ; le peuple sera préparé à l'accueillir, il le comprendra, il le sentira profondément.

Chaque région avait jadis son art propre, son esthétique particulière et les constructeurs, comme les gens de métier, se trouvaient ainsi tout naturellement guidés. Les habitations se remplissaient alors de choses d'un goût sûr, qui pouvaient être sans grande valeur, mais possédaient toujours un véritable cachet.

Faites en dehors des indications régionalistes, nos recherches et nos tentatives artistiques risquent fort de s'égarer et de demeurer stériles.

La maison est comme un livre ; les murs, le toit, la décoration architecturale sont la reliure de ce livre, ils renferment les choses usuelles qui en sont les pages.

Entre cette reliure et ces pages il faut un lien, une

ressemblance, c'est pourquoi je regarde comme indispensable que le style du logis réagisse sur le mobilier qui doit le garnir.

La demeure régionale doit donc être complétée par un mobilier régional.

Nos efforts en faveur d'une renaissance de la maison de *chez nous*, dans le type du pays, doivent donc comprendre également une propagande en faveur des meubles et des objets que le style de l'habitation comporte et qui en sont le complément indispensable.

Cornélius Gurlitt, dans son livre qui date déjà d'une vingtaine d'années : « *Im Bürgerhause* » où, on peut dire qu'il a introduit, le premier, la question de l'art dans la Maison populaire, écrit ce qui suit :

« Si tu veux présider toi-même à l'arrangement de ta maison et devenir artiste à cette intention, tu ne dois prendre conseil que de ton goût et de tes besoins. Si l'art à la mode du moment, si certains styles ne te plaisent pas, c'est qu'ils sont pour toi incompréhensibles. Evite toujours de t'entourer de choses que tu ne comprends pas. »

Le peuple aimera et comprendra toujours un art, un style qui seront reliés à son histoire, à ses traditions, à son passé.

Il aimera et comprendra un style qui a enveloppé, pour ainsi dire, toutes les choses sorties des mains des hommes de sa race et les a marquées d'une empreinte commune.

S'il y a un pays qui a le devoir de renouer les traditions de son esthétique populaire, c'est bien la Suisse.

Tandis que l'évolution artistique des autres contrées a été surtout aristocratique, l'art est demeuré, chez nous, jusqu'à la décadence actuelle, au service du peuple.

(A suivre.)

Georges de MONTENACH.